

La pensée se pense un corps

Psychanalyse et sciences cognitives. Un même paradigme?, de Pascal Mettens. De Boeck Université, « Oxalis », 235 p.

Zarko Bélanger-Lanzon

Number 212, January–February 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10474ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger-Lanzon, Z. (2007). La pensée se pense un corps / *Psychanalyse et sciences cognitives. Un même paradigme?*, de Pascal Mettens. De Boeck Université, « Oxalis », 235 p. *Spirale*, (212), 56–57.

La pensée se pense un corps

PSYCHANALYSE ET SCIENCES COGNITIVES. UN MÊME PARADIGME ?

de Pascal Mettens

De Boeck Université, « Oxalis », 235 p.

par ZARKO BÉLANGER-LANZON

Les sciences cognitives et la psychanalyse ne semblent pas faire bon ménage. D'un côté de la clôture, certains neuropsychologues tiennent la psychanalyse pour une fabulation, de l'autre, certains psychanalystes accusent la science, et à plus forte raison les sciences de l'esprit, de forclure le sujet de l'inconscient. Face à cet antagonisme, surgit l'idée d'une vaste étude comparative qui clarifierait les malentendus et mettrait en évidence les traits communs. C'est dans l'intention de mener à bien une telle étude que Pascal Mettens a écrit *Psychanalyse et sciences cognitives. Un même paradigme?* D'emblée, on peut se demander pourquoi chercher à forcer la réunion de ces deux disciplines, comme si ces fiançailles cachaient un fantasme inconscient de l'auteur.

Premier ouvrage d'une réflexion s'étendant sur trois tomes, ce livre n'a toutefois pas l'ambition de faire d'entrée de jeu le tour de la question. La parenté entre psychanalyse et sciences cognitives, l'auteur la trouve d'abord et avant tout dans l'œuvre même du jeune Freud, celui des années 1890. Le premier tome est consacré à l'étude historique et épistémologique du travail de Freud, afin de montrer que sa méthode, son projet scientifique et les difficultés épistémologiques qu'il a dû affronter ne diffèrent pas de ce qu'on trouve en sciences cognitives.

La psychanalyse et le XIX^e siècle

Tout d'abord, la façon dont Freud s'y prend pour découper les phénomènes et poser ses concepts aurait été empruntée au neurologue Karl Wernicke, dont la méthodologie a fait autorité en neuropsychologie cognitive. Lors de ses études sur l'aphasie, celui-ci fut amené à postuler une distinction entre les facultés d'expression et de compréhension par l'obser-

vation clinique de syndromes touchant exclusivement l'une ou l'autre de ces facultés. Cette méthode, dite de double dissociation clinique, consiste à dessiner les diverses parties de l'appareil psychique en suivant les exclusions qu'impliquent les manifestations pathologiques. Selon Mettens, Freud ne procéderait pas autrement lorsqu'il postule une nouvelle instance psychique sur la base d'observations cliniques. Sur un plan plus général, déduire les processus normaux à partir des manifestations pathologiques, méthode attribuée parfois au génie de Freud, serait-elle, en fait, une idée héritée de Wernicke? La méthode de la double dissociation clinique aurait donc aussi bien inspiré le travail de Freud que les expérimentations en sciences cognitives qui divisent les performances du cerveau en différents sous-systèmes. L'auteur prolongera le parallèle, dans la dernière partie de son ouvrage, en comparant la nécessité du point de vue topique au postulat de modularité.

Mettens cherche ensuite à démontrer que le projet scientifique de Freud, tel qu'il le souhaitait et non tel qu'il l'a accompli, était réductionniste, suscité par une ambition et des questions de départ similaires au paradigme des neurosciences. Faisant sien le désir de son maître Brücke, Freud aurait voulu forger une théorie strictement physiologique du psychisme. Dès 1895, dans *l'Esquisse d'une psychologie scientifique*, que plusieurs, dont Mettens, considèrent comme le texte fondateur de sa métapsychologie, Freud développe une théorie mécaniste du psychisme dont il ne pourra compléter le modèle sans faire un saut du côté de la représentation, afin de rendre compte de l'adaptation de la machine psychique à son monde et à ses propres finalités biologiques. Achoppant là où plusieurs courants de pensée des sciences cognitives continuent de buter, Freud aurait été contraint de délaisser le plan strictement physiologique

et d'intégrer, « à regret », des notions liées au plan de la représentation. Par la suite et jusqu'à la fin de son œuvre, Freud n'a jamais cessé d'espérer la traduction matérialiste de ses hypothèses (comme on le voit dans *l'Au-delà du principe de plaisir*). La grande histoire de la psychanalyse prétend que Freud, vers 1897, abandonne son étiole matérialiste et se tourne vers une étiole de l'ordre du fantasme. Mais cette lecture n'est possible qu'après coup et néglige le contexte et les prémisses de départ de la démarche freudienne, soutient Mettens qui pense que la psychanalyse résulte moins d'une trouvaille de Freud que d'un compromis auquel celui-ci aurait été contraint pour parachever sa construction théorique.

Des ponts qui enchaînent

Comme on peut le remarquer, l'étude de Pascal Mettens s'intéresse à l'histoire du freudisme et semble reléguer au second plan l'étude comparative annoncée. Il est vrai que son argumentation s'applique surtout à étoffer sa lecture polémique de l'œuvre de Freud, qui constitue à ses yeux « *le chapitre censuré de l'histoire de la psychanalyse* ». Ceux qui ont de Freud l'image d'un homme qui tente de nommer, avec les mots et les idées de son temps, des faits demeurés dans l'ombre, pourront rester sceptiques en découvrant un homme captivé par un idéal théorique au point de n'être parvenu à atteindre l'humain dans sa spécificité « *qu'à son insu* ». Mais l'auteur tâche de mettre en évidence la primauté du point de vue économique dans les préoccupations de Freud afin de détruire « *l'illusion d'une émancipation progressive par la psychanalyse de la neurologie vers la psychologie* » et ainsi « *situer pour la première fois le point de vue psychanalytique dans le même horizon épistémologique que celui des sciences cognitives contemporaines* ». Pascal Mettens pousse donc l'idée d'un rapproche-

ment possible entre psychanalyse et sciences cognitives jusqu'à les faire coïncider dans l'esprit de Freud, ce qui prend les allures d'une projection.

Non content de transformer Freud en un homme essentiellement axé sur la théorie, l'auteur isole un aspect de la démarche freudienne et y réduit le point de vue psychanalytique, ignorant entre autres, pour les aises de son interprétation, la dimension pratique. De même doit-il garder dans l'ombre une part considérable du texte freudien. Ainsi, au lecteur averti, quelques concepts freudiens apparaissent ici blêmes et fort maigres. Par exemple, l'auteur fonde son unification des deux champs sur un rapprochement entre les modèles connexionnistes et l'inconscient tel qu'il est défini dans *l'Esquisse*. Mais cette équation n'est possible qu'au prix d'une interprétation réductrice du concept d'inconscient qui ignore les descriptions qu'en fait Freud dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* et *Les mots d'esprit et leur relation avec l'inconscient* — qui ignore, autrement dit, l'inconscient désirant. Il en va de même lorsque les neuropsychanalystes (voir Mark Solms, « *Freud Returns* » dans *Scientific American*, mai 2004) affirment que les neurosciences confirment l'existence de l'inconscient : le fait que nos processus mentaux sont surtout inconscients légitime sur le plan physiologique l'inconscient freudien, mais ne le démontre aucunement. La lecture de Pascal Mettens ne regarde pas les différentes facettes de Freud en tant qu'ensemble nécessaire. C'est pourquoi ses conclusions se révèlent le produit de ses choix et de son propre désir — belle preuve qu'en ne tenant pas compte du désir, c'est lui qui nous tient!

En outre, l'auteur réalise la prouesse d'assimiler l'objet de la clinique psychanalytique à celui de la neuropsychologie cognitive. La logique de son argumentation repose sur trois points : si le psychisme peut être

Procès de famille

AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ
de Jean-François Caron

Mise en scène de Gill Champagne, Théâtre du Trident, du 19 septembre au 14 octobre 2006.

LES MUSES ORPHELINES
de Michel Marc Bouchard

Mise en scène de Jean-Philippe Joubert, Théâtre de la Bordée, du 19 septembre au 14 octobre 2006.

réduit à un modèle universalisant, la psychanalyse ne peut prétendre avoir un objet spécifique, irréductible; Freud, qui croyait en la science, aurait souscrit à cette possibilité de généralisation du sujet, puisqu'il cherchait à généraliser le singulier dans ses études de cas; son explication, en termes quantitatifs, de la maladie démontrerait que celle-ci n'est pas chaque fois unique. Pourtant, pourrait-on répliquer, n'est-ce pas ce même Freud qui conçoit les différents complexes constitutifs de la personnalité et des symptômes en démontrant que le déterminisme en cause dans la clinique psychanalytique est inconcevable sans cette part irréductible, puisque toujours singulière, que représente le sujet de l'inconscient? Par conséquent, le point de vue psychanalytique diffère nécessairement de celui de la neuropsychologie cognitive.

La psychanalyse étant ainsi dénaturée, les principaux rapports établis entre celle-ci et les sciences cognitives apparaissent pour la plupart inopérants. En outre, ce premier tome de l'étude des rapports entre psychanalyse et sciences cognitives aurait pu au moins prendre part aux discussions déjà entamées sur la question. Du côté français, on se référera au livre de Gérard Pommier, *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse* (Flammarion, 2004). Du côté américain, les rapports entre l'œuvre de Freud et les sciences cognitives sont connus et abondamment discutés. On pourra se référer, entre autres, au site de la Société de neuropsychanalyse [www.neuropsychanalyse.com]. Du moins aurons-nous été invités à ne pas négliger la valeur de l'idéal scientifique du XIX^e siècle qui a habité Freud. Le questionnement sur la cause qui en découlait a certes été déterminant pour la réflexion freudienne, comme le démontrent par ailleurs les aboutissements qu'elle a connus chez Lacan dans la théorie de l'objet *a*, cause du désir. ●

L'image de la famille interpelle tout le monde, à divers degrés, évoquant les meilleures jusqu'aux pires émotions : on vient tous d'un quelque part que l'on n'a pas choisi et qui nous détermine pour le reste de notre vie. On n'aura jamais fini de retourner ce thème, de secouer le gant, de le scruter, d'en lisser la forme afin d'en apprécier, à l'occasion, la douceur, la chaleur et les valeurs authentiques. Mais plus souvent qu'autrement, ce sont les mailles, les déchirures, les trous, et d'horribles petites et grandes saletés qu'on ramasse entre les plis. Les familles plus - que - parfaites n'existent pas, on le sait bien, pas plus celles où nous naissons que celles que nous créons. Et surtout pas dans nos sociétés occidentales où la psychanalyse a si bien exploré les vices et les travers de la parentèle, en particulier ceux de la mère. Au Québec, depuis les années soixante, nombre de créateurs se sont appliqués à débusquer et à critiquer les symboles associés de près ou de loin à notre grande noirceur culturelle. La famille tient une place privilégiée dans cette liste en tant qu'autorité garante des traditions et des préjugés. En son sein, les formes d'intolérance évoluent avec le temps : obscurantisme religieux, sexisme, xénophobie, homo-phobie, ado-phobie.

C'est ce que nous rappellent Michel Marc Bouchard et Jean-François Caron. Pour les deux, tout advient par la mère. Chez le premier, une femme *trop* centrée sur elle-même, et chez le second, *trop* centrée sur son fils. Chez les deux, la langue joue un rôle particulier, symbolique pour l'un et viscéral pour l'autre. Chez Bouchard, les mots servent notamment de véhicule à Luc, auteur, pour accéder à un refuge imaginaire mythique ou sont, pour Isabelle, un tremplin vers un ailleurs meilleur en lui permettant de comprendre le monde et de communiquer. Chez Caron, la langue crue de Jeannot et de Serge nous éclabousse et nous introduit à leur sexualité et à leur univers de révolte.

Avec *Les muses orphelines* (1988), un an après *Les Feluettes ou la répétition d'un drame romantique*, Michel Marc Bouchard remet en scène le Québec profond de la première moitié du siècle dernier, marqué par la religion et par la paranoïa à l'égard de toute forme d'étrangeté. Cette méfiance, d'ailleurs, est un sujet aussi répandu que celui de la famille. La condamnation du désir défendu, soit l'amour homosexuel dans *Les Feluettes*, devient ici celle de la passion adultère de Jacqueline pour son pensionnaire, un ouvrier espagnol qui réveille son attrait subversif pour l'exotisme et son besoin de liberté. Cette passion a pour cadre la cellule de la famille dans la prison du village, lieu où le bonheur des amants s'affi-

en mère suppléante répressive, Martine (France Larochelle) en militaire lesbienne et Luc (Patrick Quellet) en pseudo-écrivain inspiré par une fictive reine mère castillane. Les mythes individuels, pathétiquement échafaudés pour remplacer les personnages parentaux, ne coïncident pas les uns avec les autres. Les identités de pacotille s'écorchent mutuellement dans une chorégraphie funeste orchestrée par Isabelle (Laurie-Ève Gagnon), soi-disant simple d'esprit gardée dans l'ignorance de la vérité et de la vie. Elle prépare sa sortie et sa vengeance, au terme d'un face-à-face chaotique nourri d'impulsions, oscillant entre des élans maladroits de tendresse et des explosions de méchanceté.

.....

**Il faut bien le garder ce miroir-famille,
aussi ébréché soit-il, pour savoir
reconnaître d'où l'on vient et qui l'on est,
et qui seront nos enfants.**

.....

che de manière insolente, provocante, arrogante. Tout le contraire des épanchements des *Feluettes* auxquels on s'adonne à la dérobee dans les greniers.

Les muses, ce sont trois sœurs et un frère abandonnés jadis par cette mère amoureuse d'un hidalgo pour lequel elle a quitté son village. Une fratrie abandonnée aussi par un père humilié qui va s'enrôler pour mourir à la guerre. Vingt ans plus tard, les enfants Tanguay se retrouvent dans leur lointain Saint-Ludger de Milo lors d'une rencontre provoquée par la cadette à qui l'on a fait croire au décès maternel. Ces êtres blessés et inachevés se font face en dévoilant les adultes qu'ils ne sont pas devenus, usant chacun des armes qu'ils se sont forgées pour survivre au départ de leur mère. Catherine (Sophie Dion)

Avec *Aux hommes de bonne volonté* (1992), un texte à peu près de la même époque que le précédent, Caron nous projette dans des problématiques contemporaines. Jeannot, un jeune toxicomane prostitué de 15 ans, est mort du sida. La répartition de ses maigres avoirs figure dans un testament paradoxalement très long. *Post-mortem*, il en profite pour régler ses comptes avec sa famille et la société en général, imposant au notaire (Roland Lepage) une fastidieuse lecture du document écrit au son et, à tous, le récit de ses griefs. Dans l'espace clos de la lecture du testament, personne n'échappe à l'examen de conscience forcé. Sa sœur Loulou (Valérie Laroche), un peu gothique d'allure, est trouvée coupable d'austérité et on lui reproche de trouver dans les livres les réponses à ses questions. Son frère Juliot